

# L'action destructrice des bombardiers et le rôle défensif des avions de chasse

Autor(en): **Delage, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **16 (1940-1941)**

Heft 51

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-713179>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# L'action destructrice des bombardiers

## et le rôle défensif des avions de chasse

Il n'est pas encore temps d'écrire l'histoire de la guerre navale et aérienne, mais il est déjà possible de dégager d'intéressantes synthèses de combats qui ont eu sur la guerre actuelle des effets décisifs. Plus encore que ne l'avaient prévu les partisans les plus convaincus de l'aviation, le bombardement terrestre mécanique, a littéralement révolutionné l'aspect de la lutte moderne.

Une de ses faces les plus suggestives vient d'être évoquée dans un livre récent — l'histoire du combat aérien — par un des spécialistes français les plus compétents: c'est la joute dramatique du chasseur contre le bombardier.

Elle avait, au cours de la dernière guerre, commencé dès 1917 dans le ciel de Londres; elle se poursuit sur nos yeux, pourrait-on dire, en 1941.

Mais aux «Gothas» de 120 k./h., lancés à l'attaque sans escorte, par dizaines, ont succédé, par centaines, des vagues de «Dornier» et de «Junker», filant 500 k./h. et davantage, escortés par des «Messerschmitt» de 585 k./h.

On se souvient des fameux bimoteurs Gotha, réalisés par les Allemands pour bombarder Londres pendant l'hiver 1916—1917. Dix Gothas furent lancés sur la capitale le 25 mars 1917, vingt, le 13 juin, vingt le 7 juillet.

Ce n'est que le 22 août, quand le gouvernement britannique eut prélevé une escadrille de chasse sur le front français, que ces appareils se heurtèrent à une forte réaction, firent demi-tour et ne se risquèrent plus à des raids diurnes contre Londres.

L'expédition la plus importante de toute la guerre fut celle du 19 mai 1918, exécutée par 40 Gothas (au départ). Intitulés, à l'époque «Riesenflugzeuge», ils perdirent 10 appareils sur 33 ayant participé effectivement au bombardement.

La même expérience fut renouvelée par les Japonais contre Shanghai en 1937-38. En août 1937, 50 bombardiers nippons, ayant leur base dans l'île de Formose, furent envoyés sur Hankéou. En septembre, les bombardiers japonais ne se risquèrent plus au-dessus du territoire chinois sans se faire accompagner par de l'aviation de chasse. Comme elle ne pouvait pas être lancée de Formose, elle fut basée sur l'aérodrome avancé de Shanghai. Dans le combat entre chasseurs qui s'ensuivit, 35 chasseurs chinois engagèrent les 21 nippons: 7 chinois et 9 japonais furent abattus.

L'essai se renouvela en Espagne en 1937. L'aviation légionnaire italienne fit régulièrement escorter ses avions de bombardement par des chasseurs.

Si nous passons maintenant à la guerre de 1940-1941, nous constatons que de septembre 1939 à mai 1940 les attaques allemandes se limitèrent en Angleterre à des offensives «à fleur de côtes». Les raids de bombardiers Heinkel sur la côte Est se bornèrent à des attaques de convois ou de ports.

Ils ne pouvaient guère, à cette époque, être effectués que par des avions de bombardement lourds à grand rayon d'action: HE III, DO 17 ou 215, JU 88 sans escorte de chasseurs, limités, comme on sait, par leur faible autonomie: une heure et demie de vol à toute puissance.

Ce n'est qu'avec la conquête des bases rapprochées de la côte française que l'aviation de chasse allemande put intervenir efficacement. Après la prise de possession de la côte hollandaise, belge, française, la Luftwaffe disposa, enfin, de points de départ favorablement placés pour ces bombardiers légers et lourds et put les faire escorter en force par ses chasseurs.

Cette conquête même fut l'application d'un principe de guerre nouveau, le Blitzkrieg: il consiste à lancer à l'assaut des colonnes de chars lourds, suivies par les essaims de chars légers, précédées par des vagues d'avions de bombardement en piqué, chargés eux-mêmes de frayer la marche aux chars.

La méthode, éprouvée successivement dans les campagnes de France et de Pologne, a fait de nouveau, tout récemment, ses preuves au cours de la percée de la ligne Staline. La synchronisation parfaite de l'action des avions et de celle des chars produit un effet de poussée irrésistible.

Cette tactique a été éprouvée comme, en laboratoire, un procédé scientifique inédit, au début de 1938, en Espagne, à la bataille de Téruel.

Le 10 mai 1940, cette tactique fut appliquée sur une vaste échelle sur le front occidental. En une avance foudroyante, le Blitzkrieg désorganisa la réaction adverse par la rupture des communications et par l'occupation des aérodromes. En vagues successives, les avions de bombardement en piqué, accompagnés par de puissantes patrouilles de chasse, assurent la maîtrise de l'air au-dessus des colonnes de chars.

Ces avions piquent directement et rapidement vers les aérodromes ennemis, étouffent pour ainsi dire dans l'œuf la réaction aérienne adverse. L'emploi de parachutistes en groupes compacts, comme en Hollande ou en Crète, permet même parfois l'occupation des terrains avant l'arrivée des colonnes blindées.

Si, pendant la campagne de France, la maîtrise de l'air put être parfois sé-

rieusement disputée à l'aviation allemande, c'est que la chasse anglaise fut protégée par le magnifique anti-tank constitué par le Pas de Calais.

Les Allemands ont patiemment mis au point l'instrument essentiel de ce Blitzkrieg. C'est le Stuka — le Sturzkampfflugzeug — représenté par le monomoteur Junkers JU 87 qui sous sa nouvelle version JU 87 B a des roues moins lourdes que dans la première forme et est plus élégamment caréné. Ce n'est d'ailleurs pas une arme secrète ni particulièrement originale. Sa vitesse ne dépasse pas 400 k./h. Mais son armement rappelle celui d'un avion de chasse: 2 mitrailleuses lourdes sont montées fixes dans les ailes, tirant parallèlement à l'axe outre des bombes à lancer en piqué. L'armement arrière est faible: une seule mitrailleuse. Mais les Stukas n'interviennent dans la bataille terrestre que protégés sur leur arrières par des patrouilles de ME 109 et 110.

L'armée française possédait un instrument bien supérieur avec le bimoteur léger Potez 631, armé de 2 canons de 20 mm., mais il ne fut employé qu'à des patrouilles de reconnaissance au-dessus de la ligne Maginot; il n'existait pas en quantité suffisante et il ne s'intégrait pas dans système logique, comme celui du Blitzkrieg.

Fort originale est la synthèse qu'à tentée, pour la première fois, à notre connaissance, Pierre Belleruche, de la grande bataille aérienne du Pas de Calais. Bataille purement aérienne puisque le char en fut exclu par la Manche. Elle se déroula du début d'août à la fin d'octobre 1940. L'intensité maximale fut atteinte au cours des journées du 15 août, du 18, des 30 et 31, des 7, 11 et 15 septembre.

Les Stukas essayèrent d'abord de détruire les défenses aériennes qui protègent Londres pour permettre de pousser plus avant les raids en profondeur. Le nombre des appareils, détruits de part et d'autre, dépassa la centaine.

Quand la brèche fut jugée suffisamment ouverte, la Luftwaffe tenta des attaques massives, de jour comme de nuit, vers l'intérieur du territoire, les quais de la Tamise, les ports de la Manche, les usines des Midlands: raids diurnes, en force, alternant avec les raids nocturnes.

Le 7 septembre 1940, commence la campagne contre Londres. En trois semaines d'alertes continues 11.000 tonnes de bombes sont déversées sur la capitale. 7.000 personnes sont tuées, 10.000 blessées, les docks incendiés. Le 15 septembre, 300 avions sont abat-

tus. Mais les raids de jour se raréfient, ceux de nuit se multiplient.

A partir de la fin de septembre, ils se dispersent sur toute l'Angleterre. Les raids de jour, menés par les avions de chasse ME 109, transformés en bombardiers, et par des Dornier, opérant à 10.000 mètres se heurtent aux patrouilles de Spitfire. La bataille aérienne se transforme en une lutte d'usure.

A partir de la mi-novembre, l'offensive allemande devient uniquement nocturne. Le 19 novembre une tactique nouvelle est inaugurée. C'est l'attaque en masse, dans la même nuit, sur le même objectif. Elle a reçu le nom de

«coventryisation», du nom de la ville de Coventry, qui eut l'honneur de l'étréner.

Au cours de ces luttes des exploits individuels étonnants émergent ainsi que des noms d'as fulgurants comme ceux des Allemands Mölders et Wieck, qui totalisèrent 55 et 56 victoires.

La même évolution se dessina qu'en 1917: le raid nocturne remplaçant le diurne. Comme en 1917, la chasse reste à la base de la défense. La D.C.A. se révéla, dans l'ensemble, presque impuissante, la chasse de nuit d'une efficacité bien moindre que dans la dernière guerre. Les bombardiers de l'époque ne dépassaient pas 130 k./h. à

3000 mètres d'altitude, où ils étaient balayés par les projecteurs installés au sol. Aujourd'hui, les vitesses sont de l'ordre de 500 km., 140 m. par seconde, alors que, par nuit claire, on voit à peine à 500 mètres.

La lutte de cette année au-dessus de Londres — si la campagne de Russie ne la diffère pas — dira si la chasse de nuit a définitivement vécu ou, si au contraire elle est appelée à une renaissance peut-être décisive pour l'issue de la guerre aérienne.

Ed. Delage  
de l'Académie de Marine de France.  
(Tiré de la «Tribune de Genève».)

## Puissance de la terre

Il semblait être de ceux auquel tout a été donné. La richesse d'abord: il était le fils de l'un des hommes les plus en vue de la finance internationale. La beauté ensuite: une beauté mâle et fine à la fois, faite d'un corps d'athlète antique, d'un visage où la race apparaissait tout entière. L'intelligence enfin, et avec elle le goût des choses belles.

Mais il manquait cependant bien des choses encore à Jacques Barman pour être digne de lui-même. Le sens de la simplicité, la volonté de travail, la connaissance de ses possibilités, le sens de la morale. Il appartenait, immédiatement avant la guerre, à cette jeunesse dorée des grandes villes européennes qui semblait lassée de tout, même de plaisir, vivait dans une atmosphère artificielle de luxe et de nonchalance, que même dix années de crise n'avait pu atteindre. Et de tous ses camarades il était peut-être encore le plus franchement cynique. Le bruit de ses aventures avait souvent troublé les salons parisiens ou les réceptions mondaines de Londres. Certains prétendaient qu'il n'était pas étranger au suicide de la jolie Nicole Fresne, trouvée un matin assommée de véronal, après avoir été plusieurs mois, au su de tous, liée avec ce mondain volage.

La guerre rappela à Jacques Barman qu'il était Suisse, et officier. Il rentra, rejoignit son unité sans témoigner aucun sentiment précis. Au fond de lui-même, cela lui était, il le reconnaissait, passablement égal d'être ici ou là, et même le sort de son pays lui restait indifférent. Son égoïsme d'un côté, son esprit critique de l'autre le rendait enfin peu sensible aux grands mouvements collectifs d'espoir, de résolution nationale, de fierté. Il fit son devoir, sans enthousiasme comme sans regret, se sentant étranger à la terre qu'il défendait.

\*

La Cp. marche lentement sur la route poussiéreuse de montagne. La vallée

s'ouvre devant elle, débouchant sur la plaine comme un grand trou d'ombre fraîche. Déjà apparaît le bourg valaisan assigné comme cantonnement.

Le lt. Barman pense que, ce soir, une fois de plus, il ne saura pas nouer de cordiales relations avec les gens qui l'hébergeront. Il se prend à envier certains de ses camarades que l'on accueille toujours comme s'ils étaient les fils de la maison, tant il y a en eux de simplicité vraie. Lui passera sans qu'on l'arrête. Le soir, après le souper au mess, il retrouvera dans sa chambre un livre aimé, sans doute, mais nulle chaleur humaine. Sans qu'il veuille se l'avouer ce déracinement de ceux qui ont vécu loin de chez eux trop longtemps lui pèse parfois.

Le village est là. Le jeune officier admire la place carrée que borde une église. Les maisons uniformément grises, de la couleur du granit, les champs tout proches, la domination immédiate des sommets, tout cela donne une grande sensation de force durable, de calme, de volonté paysanne. Après avoir logé ses hommes il s'en va à la recherche de son logement à lui. Son ordonnance lui a trouvé «une chambre magnifique» au bout du village, chez le secrétaire de commune.

— Ce doit être ici.

Une grande ferme, surplombant le torrent, avec, à droite un magnifique verger. Barman frappe. Une jeune fille vient ouvrir, devant laquelle, brusquement, il reste étonné, tant le visage est beau, ferme et reflète de joie de vivre. Elle sourit d'un grand sourire clair, les yeux brillants, heureuse d'avoir encore un service à rendre.

— Vous êtes le lieutenant pour lequel on a réservé la chambre? Venez s'il vous plaît, je vais vous montrer le chemin.

Elle porte la simple jupe grise, en drap de Bagnes, et une chemisette blanche sans garniture. Il admire son corps à la fois robuste et souple. Elle lui fait penser à certains portraits de

Claude Lorrain, ou à ces images de jeunes filles que dessinait Botticelli.

Le soir même le lt. Barman s'est excusé de ne pas venir souper au mess: — Je suis invité par mes hôtes, a-t-il dit.

Et il soupe avec eux, dans une grande cuisine merveilleusement propre où dansent les dernières rayons de soleil. Marie-Louise — c'est le nom de la jeune fille — fait le service, car même chez ces gens aisés on ne prend pas de bonne. Il la regarde aller et venir, active, sans cesser cependant de se mêler à la conversation. Pour la première fois de sa vie, sans doute, le jeune dandy entend parler du dur travail de la terre, de la patience, de l'espoir de ceux dont la vie est suspendue au rythme des saisons. Il est trop intelligent pour ne pas comprendre la grandeur qui se dégage des mots échangés à travers la table familiale. Et, en même temps, dans son esprit, une comparaison s'impose. Il songe aux jeunes femmes élégantes, fardées, artificielles, qu'il a laissées derrière lui. A celles avec lesquelles il a joué, sans illusion de part et d'autre, le jeu de l'amour. Sans doute sont-elles brillantes, spirituelles, jolies. Mais jamais il n'a vu en elle ce regard droit, plein de joie, de naturelle pureté, qu'il trouve chez Marie-Louise.

Dès lors il passa presque toutes ses soirées dans cette accueillante famille. Et chaque jour un peu plus il mesurait le morne de sa vie passée, il s'étonnait d'avoir pu se contenter d'une existence aussi vide, fausse. En même temps non seulement il aimait Marie-Louise, mais ce sentiment lui permettait de voir son pays enfin sous son vrai jour. En regardant peiner dès l'aube les paysans de la vallée il comprit ce qu'était le travail de la terre. Des liens qu'il croyait morts se renouèrent entre lui et la Patrie. Il sentit que quelque chose au fond de lui-même venait de renaître, qui était une âme.

Lorsque l'ordre de départ arriva le lt. Jacques Barman savait qu'il était prêt au bonheur. Maurice Guigoz.